

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**  
HISTOIRE

# SABINE DULLIN

# L'IRONIE DU DESTIN

UNE HISTOIRE DES RUSSES ET DE LEUR EMPIRE  
(1853-1991)

**INÉDIT**





**« L’homme soviétique n’est pas celui que vous croyez. »  
KHROUCHTCHEV À NIXON**

Les dirigeants de l’Empire russe puis soviétique n’ont cessé de lancer des politiques aboutissant à des résultats contraires. Les tsars voulurent agrandir, consolider et moderniser l’Empire en le russifiant et en lui donnant les contours d’un État-nation à l’européenne assorti d’un Empire colonial ; le résultat, ce furent des défaites, d’amples révoltes et l’éclatement de l’Empire en 1917. Les bolcheviks voulurent supprimer l’Empire et abolir l’État et les frontières ; le résultat, ce fut la constitution d’un vaste empire autoritaire et bureaucratique derrière une frontière épaisse. En Union soviétique, une société socialiste devait être fondée, homogène et égalitaire, débarrassée du nationalisme et de la domination des Russes ; mais lorsque l’URSS s’effondra en 1991, la principale « réussite » du communisme avait été la consolidation de nations qui prirent alors leur indépendance et la restauration d’une Russie dominant son étranger proche. En sept dates clés, Sabine Dullin explique cette ironie du destin et nous aide à comprendre ce qui motive depuis plus de 150 ans notre plus puissant voisin.

Sabine Dullin, professeure des universités, enseigne l’histoire globale des mondes contemporains, l’histoire de l’Empire russe et soviétique, l’histoire de l’État et de la société soviétiques à Sciences Po.

DE LA MÊME AUTEURE

**Aux Éditions Payot :**

*Des hommes d'influences : les ambassadeurs  
de Staline en Europe, 1930-1939*

**Chez d'autres éditeurs :**

*Atlas de la guerre froide : 1947-1990,  
un conflit global et multiforme*

(avec Stanislas Jeannesson, Autrement)

*La Frontière épaisse : aux origines des politiques  
soviétiques, 1920-1940 (Éditions de l'EHESS)*

*Frontières du communisme : mythologies  
et réalités de la division de l'Europe,  
de la révolution d'Octobre au mur de Berlin*

(avec Sophie Cœuré, La Découverte)

*Histoire de l'URSS (La Découverte)*

Sabine Dullin

# L'ironie du destin

Une histoire des Russes  
et de leur Empire  
(1853-1991)

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -  
Illustration : © Julien Pacaud

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-228-92954-7

*À mes étudiantes et à mes étudiants,  
chez qui l'histoire de l'Empire russe  
et soviétique provoque l'étonnement et  
les questions.*



## Note aux lectrices et aux lecteurs

Le calendrier julien, l'alphabet cyrillique, l'usage des patronymes et des pseudonymes, le nom des villes multinationales, le goût des acronymes, tout cela fait entrer de plain-pied dans les mondes russes et soviétiques.

Cela pose aussi des difficultés et nécessite des explications préliminaires et quelques adaptations.

Dans l'Empire tsariste a cours le calendrier julien. Il est en retard de 13 jours sur le calendrier grégorien en usage en Europe et aussi dans le grand-duché de Finlande et le royaume de Pologne. De ce fait en 1917 la révolution de Février (23 au 28 février) a débuté le 8 mars et la révolution d'Octobre (24 au 26 octobre) est commémorée le 7 novembre. Le nouveau gouvernement bolchevique s'aligne sur le calendrier européen le 1<sup>er</sup> février 1918, qui devient donc le 14 février. Avant cette date, on utilise le calendrier julien et, ensuite, le calendrier grégorien.

L'alphabet cyrillique nécessite d'être transcrit et il est toujours difficile de savoir, pour la lectrice ou le lecteur, quelle est la meilleure transcription. La phonétique, qui sonne russe tout en étant française, a été abandonnée depuis longtemps. Michel Strogoff serait aujourd'hui Mikhaïl Strogev. On écrit Gorbatchev et non pas Gorbachoff. Le choix est en effet de respecter

les lettres cyrilliques en leur donnant des équivalents latins. Mais dans certains cas, cela gêne la lecture et on ne sait plus comment cela se prononce. Qui reconnaîtra Boukharine en lisant Bukharin ? Faut-il écrire Lev Trotskij ou Léon Trotski ? Nikolaï Ezhov ou Iejov pour l'organisateur de la Grande Terreur ? La francisation s'avère parfois commode. Sans esprit de système, on essaiera de conserver la translittération la plus usuelle et la plus facile à lire et de s'y tenir dans l'ensemble du livre.

Chaque russe a un prénom, un patronyme (le prénom de son père) et un nom. Il a aussi, s'il a été révolutionnaire, un pseudonyme. Lénine est le pseudonyme de Vladimir Ilitch Oulianov (son père s'appelait Ilya), Trotski est Lev Davidovitch Bronstein (son père s'appelait David), Staline est le dernier pseudonyme de Iossif Vissarionovitch Djougachvili (son père s'appelait Vissarion). Le patronyme est omniprésent dans la littérature russe. Dès que l'on fait dialoguer des personnages, il doit être là puisqu'en Russie on s'adresse à un collègue, à son professeur ou à une connaissance non pas par monsieur ou madame X, mais par le prénom et le patronyme. Dans ce livre, il n'y a pas de dialogues ; alors, on se passera du patronyme.

Certaines villes, notamment dans les confins, ont plusieurs noms. Pendant la période impériale, le nom est souvent germanisé ou russifié mais, avec l'émancipation nationale, les villes adoptent des noms nationaux. Ainsi Tiflis devient Tbilissi. Reval devient Tallin. Toutefois, pour les villes multinationales, le nom reste un objet de contestation. Lemberg, dans l'Autriche-Hongrie, peut devenir Lwów (polonais), Lvov (russe) ou Lviv (ukrainien). On respectera le nom officiel pour chaque période.

Enfin, les acronymes sont d'usage courant en Russie et tellement courant en Union soviétique que leur usage

nourrit toute une littérature satirique. Un Conseil des ministres : Soviet ministrov, devient un Sovmin. Un commissariat du peuple aux Affaires étrangères : Narodnyĭ Komissariat Inostrannykh Del, devient Narkomindel. Kombiedy signifie Comité de paysans pauvres. L'abréviation est parfois proprement stupéfiante : Tchéka signifie Commission extraordinaire de lutte contre la contre-révolution, la spéculation et le sabotage ! et tchékiste en est dérivé. Goulag signifie Administration principale des camps. On en fera usage en précisant la première fois l'intégralité de la dénomination.

Cela posé, bienvenue parmi les habitants de l'Empire russe et soviétique !



## INTRODUCTION

L'histoire de l'Empire russe et soviétique, de ses nations, de ses habitants, a de quoi surprendre. Elle est accidentée, pleine de retournements de situation, de coups de théâtre, de virages à 180 degrés. Sans doute, la période soviétique renforce cette impression de ruptures et de contrastes. L'écart s'accroît entre les intentions et les résultats.

Ce livre commence par la guerre de Crimée, une sévère défaite, et s'achève avec l'effondrement de l'URSS comme un coup de théâtre. L'Empire se construit et se déconstruit deux fois pendant ce siècle et demi. Il est à son apogée territoriale en 1914 et en 1945. Il est éclaté en morceaux après la révolution bolchevique de 1917 et réduit en 1991 à la Fédération de Russie, ce qui est en soi déjà une entité territoriale considérable. L'Empire a un statut de superpuissance entre 1947 et 1985, à un moment où le bloc communiste, dominé par Moscou, a une dimension eurasiatique, de Berlin jusqu'à la Corée, et influence, face aux États-Unis, de nombreux États à orientation socialiste dans le monde.

La complexité de l'histoire impériale russe et soviétique tient beaucoup au fait que la Russie est multinationale. À l'échelle d'un continent, elle se compose de sociétés et de cultures très diverses. En

1914, l'Empire russe hébergeait plus de musulmans que l'Empire ottoman. Il englobait le royaume de Pologne et le grand-duché de Finlande. Il comportait la plus grande communauté juive du monde depuis les conquêtes de Catherine II.

On pourrait croire qu'en Union soviétique, cette diversité recule du fait du projet socialiste. Mais l'Union des Républiques socialistes soviétiques, qui se forme en 1922 sous la houlette de Lénine et de Staline, organise les nations et finit par toutes les renforcer, à l'exception des Juifs, très largement exterminés par les nazis pendant la grande guerre patriotique.

Les Russes évoqués dans ce livre sont donc non pas seulement les Russes ethniques, mais bien tous les sujets du tsar quelle que soit leur ethnicité et tous les citoyens soviétiques quelle que soit leur nationalité. Certaines des nations dont il sera question n'existaient pas quand notre histoire commence. Au Turkestan colonial, elles sont très largement de fabrication soviétique. Toutefois, en 1991, les vieilles nations comme l'Arménie ou la Géorgie deviennent des États indépendants au même titre que des nations plus récentes comme l'Ouzbékistan ou la Biélorussie.

Le siècle soviétique a longtemps été distingué du reste de l'histoire russe par les historiens selon le paradigme totalitaire. Mais depuis trente ans que l'URSS s'est effondrée, l'histoire soviétique est réinsérée dans une histoire de l'Empire avant et après 1917, ce qui transforme la perspective.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Empire est gouverné par un tsar qui porte soit le nom de Nicolas, soit celui d'Alexandre jusqu'en 1917. Puis, après la prise du pouvoir par le Parti de Lénine et la mort du fondateur du nouveau régime, les dirigeants sont les secrétaires généraux du Parti : Staline, Khrouchtchev, Brejnev, Andropov, Tchernenko, Gorbatchev.

L'histoire est certes accidentée, faite de guerres, de guerres civiles et d'invasions, de révoltes et de répressions, de révolutions et de crises, mais l'autocratie l'emporte à chaque fois. La démocratie pluripartiste ne s'invite dans l'histoire russe et soviétique qu'à de très courtes périodes : 1905-1906 et 1917. On essaiera de comprendre pourquoi. Elle semble en revanche s'installer en 1989-1991, au moins dans une partie de l'ex-Union soviétique.

Sous les autocrates, les équipes de gouvernement, à l'exception des périodes de la guerre civile russe et des purges staliniennes, se caractérisent par une extraordinaire stabilité. À la cour de Saint-Pétersbourg puis au Kremlin dans la Moscou soviétique, le personnel politique reste longtemps en poste. On croisera souvent les mêmes. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Affaires étrangères ont été aux mains de seulement trois ministres. Au XX<sup>e</sup> siècle, en Union soviétique, bien des ministres gouvernent au moins une décennie et certains compagnons de Staline sont encore actifs à la fin des années 1950. C'est évidemment impensable dans nos démocraties.

Les dirigeants russes ne gouvernent pas à partir de programmes électoraux et de sondages d'opinion, sauf en 1917 et à partir de 1989. La plupart du temps, leurs politiques, menées d'en haut, relèvent d'un projet de développement afin de résoudre des préoccupations récurrentes : augmenter la productivité agricole et éviter les soulèvements agraires, moderniser un pays perçu comme retardataire, accroître la puissance de l'État par l'agrandissement territorial, contrôler des périphéries ethniquement diverses qui sont aussi les zones de front en cas de guerre.

Pour mener les réformes et les restructurations qu'on appelle *perestroïka*, les tsars comme les secrétaires généraux ont des idéologies. Celles-ci viennent d'Europe comme l'idée de progrès et de modernité,

l'impératif de l'État-nation homogène, la mission civilisatrice et coloniale, le communisme marxiste. D'autres sont ancrées dans des spécificités et des traditions russes et impériales : la communauté agraire du *mir*, le panslavisme et l'anti-occidentalisme, mais aussi la discrimination négative et positive et la délégation de pouvoir. Le dégel qui permet le débat accompagne souvent la réforme.

L'autocratie russe et soviétique se fait volontiers messianique. La défense des chrétiens d'Orient en 1853, le soutien des slaves des Balkans en 1877 et en 1914 déclenchent des guerres. Le soutien soviétique à des gouvernements communistes et anti-américains provoque la guerre de Corée (1950-1953) et la crise de Cuba (1962), des interventions en Angola (1975) et en Éthiopie (1977).

Toutefois, l'autocratie est aussi vite effrayée des dangers qui la guettent.

Entouré de mers fermées, le continent russe est, vu de la cour pétersbourgeoise et du Kremlin, en perpétuel danger d'encerclement ou d'enfermement. Sont vécus comme tels les débarquements franco-britanniques en Crimée en 1855 et en 1920, les blocus de la Baltique et de la mer Noire lors des deux guerres mondiales. L'obsession des frontières interimpériales, qu'il faut surveiller sur des milliers de kilomètres, conduit à des politiques souvent similaires d'aménagement du territoire par la construction des chemins de fer, des routes, la colonisation et l'installation de régiments de cosaques sous l'Empire russe et de gardes-frontières sous l'Union soviétique.

La frayeur de l'État vient aussi des formes d'opposition radicale qu'elle engendre, jusqu'à l'attentat. Le réflexe est toujours la répression, la déportation au bague ou au Goulag. En 1849 comme en 1956, les insurgés de Budapest sont réprimés par des troupes

venues de Russie. La chasse à l'ennemi intérieur et extérieur polonais reste une constante.

Toutefois, la dimension idéologique est bien plus présente et forte après la révolution de 1917. Le marxisme-léninisme est alors un corps de doctrine au travers duquel le monde est interprété et réinterprété, et un guide pour l'action. La lutte de classes autorise toutes les violences et l'archipel du Goulag, par son ampleur et ses horreurs, dépasse de très loin le bagne tsariste. Le discours de l'agitation propagande envahit le champ politique au point souvent de recouvrir la réalité, à l'image d'un film réaliste socialiste. L'État est ouvrier même si les ouvriers se révoltent contre cet État. La collectivisation est une réussite même si la famine ravage les campagnes. La vraie démocratie est réalisée et gravée dans la Constitution même si le Goulag est alors emplie de prisonniers. L'URSS est anti-impérialiste même si les protocoles secrets du pacte germano-soviétique divisent l'Europe orientale entre Staline et Hitler. Le socialisme l'a emporté sur le capitalisme même si les cuisines américaines exposées à Moscou et la fuite des Allemands de l'Est vers la RFA indiquent le contraire. L'URSS respecte les droits humains et les dissidents qui en doutent souffrent de troubles bipolaires ou sont anti-soviétiques. La réalité peut être contournée, dissimulée, niée. Elle fait du silence et du mensonge d'État un outil de gouvernement.

J'en viens à ce que je qualifierai au cours des chapitres qui suivent d'ironie du destin et qui donne son titre au livre. L'abolition du servage traditionnalise la campagne au lieu de la moderniser. La russification des périphéries européennes, loin d'unifier l'Empire, le fracture. À quoi sont dues ces erreurs d'aiguillage ? Faut-il y déceler des formes de résistance, une inertie des structures, le caractère utopique des transformations imaginées ? Le tiraillement entre occidentalistes

et slavophiles ? À l'heure de la révolution d'octobre 1917, l'ironie du destin est alors maximale. Les bolcheviks veulent supprimer l'Empire et abolir l'État et les frontières, et cela conduit à la constitution d'un vaste empire autoritaire, bureaucratique derrière une frontière épaisse. En Union soviétique devait être fondée une société socialiste homogène et égalitaire débarrassée des cadres étroits du nationalisme et de la domination des Russes, mais lorsque celle-ci s'effondre en 1991, la principale réussite d'un siècle de communisme est la consolidation des nations qui prennent leur indépendance et la restauration d'une Russie dominant son étranger proche.

Afin de restituer la logique mais aussi les erreurs et les frayeurs des autocrates et de leurs équipes en train d'œuvrer pour changer leur Empire, bouleverser ou rétablir l'ordre, construire ou agrandir la Puissance, et afin de saisir les conséquences sur les populations, rien de tel que la trame du temps. Par exemple, sur le bureau de Staline au Kremlin, tous les dossiers sont là, ensemble, et le chef établit des liens entre la question paysanne, le danger de guerre, la diplomatie en Europe et le contrôle de l'Ukraine. C'est cela dont je voudrais rendre compte.

Le livre s'organise ainsi autour de sept moments structurants pour l'histoire de l'Empire et des Russes qui l'habitent. Le premier chapitre part de 1856, la défaite de Crimée, et évoque comment la défaite transforme l'Empire. Le chapitre 2 commence par le recensement de 1897 et analyse les évolutions de l'Empire multinational voulant devenir un État moderne. Le chapitre 3 s'engage avec la révolution de 1917 dans l'inventaire des tables rases auxquelles conduisent Octobre et la guerre civile bolchevique. Le chapitre 4 évoque 1924, la mort du fondateur et la formation de l'URSS, une fédération inédite, dans un moment de

compromis entre l'ancien et le nouveau. Le chapitre 5 plonge le lecteur dans le séisme violent que Staline fait subir à l'URSS à partir de 1930. Il détruit et rebâtit, et la grande guerre patriotique finit par conforter cette entreprise hors normes. Le chapitre 6 évoque comment, en 1945, l'URSS est devenue une Puissance pauvre<sup>1</sup> que Khrouchtchev, à partir de 1956, et Brejnev, à partir de 1964, gouvernent sous les yeux du monde entier. Le chapitre 7 décrit les réformes de Gorbatchev à son arrivée en 1985 et comment celles-ci débouchent sur l'effondrement de l'Empire et la fin de l'URSS.

Le lecteur qui voudra en savoir plus sur les différentes interprétations de l'histoire russe et soviétique trouvera en ligne<sup>2</sup> un essai historiographique ainsi qu'une bibliographie plus détaillée. Dans le livre, les notes se limitent à l'évocation de documents d'archives, de romans, de poésie et de films, qui me semblent être la meilleure entrée dans la vie de l'Empire et de ses habitants de 1853 à 1991.

---

1. Ce terme éloquent vient de Georges Sokoloff, *La Puissance pauvre. Une histoire de la Russie de 1815 à nos jours*, Paris Fayard, 1993.

2. <https://www.sciencespo.fr/histoire/fr/content/lironie-du-destin-une-histoire-des-russes-et-de-leur-empire-1853-1991>



1856

## Comment la défaite de Crimée transforme l'Empire

« Napoléon aurait été capturé par nos cosaques et expédié à Saint-Pétersbourg ; tu conçois quelle créance j'attache à tout cela. Quelqu'un qui arrive de Pétersbourg [...] nous affirme de source sûre que les nôtres ont occupé Eupatoria, si bien que les Français sont coupés de toute communication avec Balaklava et que dans l'affaire nous n'avons eu que deux cents tués et eux plus de quinze mille. »

« – Grand Dieu ! le drapeau ! Voyez, voyez ! reprit l'autre en suffoquant d'émotion et en laissant là sa lunette. Le drapeau français sur Malakhov !

– Ce n'est pas possible<sup>1</sup> ! »

« Ce n'est pas possible ! » La Russie, toujours victorieuse, a été vaincue. Avec la prise de la colline fortifiée de Malakhov à Sébastopol le 8 septembre 1855, les désirs du tsar refusent de devenir réalité.

---

1. Léon Tolstoï, *Les Récits de Sébastopol* (trois nouvelles écrites en 1855-1856), traduit du russe par Louis Jousserandot, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2005, p. 36 pour la première citation et p. 198 pour la seconde.

Dans *Les Récits de Sébastopol*, Léon Tolstoï nous fait vivre au plus près de quelques destins de soldats et d'officiers la guerre de Crimée, dans laquelle il se bat comme officier.

À part l'évocation rapide d'un fez (couvre-chef turc) au détour d'une page, la guerre racontée par le grand écrivain oppose dans une épure tragique les soldats et les officiers russes aux Français, rejouant à l'envers l'épopée de 1812.

La guerre de Crimée (1853-1856) commence à propos d'une querelle entre catholiques et orthodoxes autour des lieux saints à Jérusalem et s'achève par un fiasco pour la Russie. Elle est cependant bien plus qu'une victoire du nouvel empereur Napoléon III sur le tsar Nicolas I<sup>er</sup>, qui meurt avant son dénouement.

C'est une guerre inédite. La Russie y combat seule contre toute l'Europe coalisée derrière les Turcs. Le débarquement franco-britannique sur les côtes de la mer Noire est une première. La guerre fait 400 000 morts russes et, pour la première fois, des correspondants de guerre sont sur le champ de bataille et rendent compte des souffrances des blessés dans une guerre d'artillerie moderne.

La défaite est un électrochoc pour la Russie et son nouveau tsar, Alexandre II. Le prince Alexandre Gortchakov, nouveau ministre des Affaires étrangères, prévient les Européens d'un repli de la Russie sur ses affaires intérieures : « La Russie ne boude pas, elle se recueille<sup>1</sup>. »

Doit-on renoncer au triptyque de Nicolas I<sup>er</sup> : orthodoxie, autocratie et *narodnost'* ? Et comment ? Une *perestroïka* et un dégel sont alors lancés pour

---

1. Cité dans Pierre Gonneau, Aleksandr Lavrov, Ecatherina Rai, *La Russie impériale. L'Empire des tsars, des Russes et des non-Russes (1689-1917)*, Paris, PUF, 2018, p. 258.

moderniser le pays. Il faut abolir le servage et réformer l'armée, développer un esprit civique par l'éducation et l'investissement local des élites. Bref, il faut combler le retard par rapport aux pays européens qui sont les modèles à suivre dans le monde de l'époque.

La conquête au Caucase et en Asie centrale se réalise pendant cette phase de recueillement. L'Empire colonial est un prérequis de la Puissance. Mais, en Russie, l'Empire est indivisible et ses parties coloniales ne sont pas dissociées du tout. L'Empire est à Saint-Pétersbourg, à Varsovie et à Tachkent. La conquête militaire réalise, par grignotages progressifs et sans projet colonial établi, l'extension du domaine russe sur le continent eurasiatique. Mais l'Empire regarde aussi vers Constantinople et les Balkans. La question d'Orient est revisitée par le panslavisme des années 1860-1870.

Les réformes impulsées d'en haut n'aboutissent pourtant pas à ce qui était prévu. La voie spécifique de la Russie s'invente alors au cœur même de l'imitation de l'Europe. Les slavophiles influents à la cour l'emportent ainsi que la critique de l'Occident. La campagne reste communautaire. La libéralisation politique atteint vite ses limites et l'autocratie se maintient. L'industrialisation passe par l'État. Le messianisme slave et orthodoxe se reconfigure.

La réforme est-elle donc impossible ? L'insurrection polonaise de 1863, la revanche ratée contre les Ottomans deux décennies après la guerre de Crimée et l'assassinat d'Alexandre II disent en tout cas l'ironie du destin d'un pays où les réformateurs qui veulent imiter l'Europe sont les plus détestés.

*Le socle idéologique de la Russie tsariste  
à l'heure de la guerre de Crimée*

La guerre de Crimée met en action le triptyque inventé en 1833 par le ministre de l'Éducation Sergueï Ouvarov et qui tient en trois mots : orthodoxie, autocratie et *narodnost'*.

ORTHODOXIE : LA CROISADE DES TEMPS MODERNES

La guerre de Crimée est la huitième guerre russo-ottomane depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle est aussi une guerre globale de religion qui surgit du conflit interreligieux sur le sol de l'Empire ottoman. Face aux musulmans et aux catholiques, le tsar Nicolas I<sup>er</sup> agit en chef international des Orthodoxes. Il écrit le 29 mai à l'un de ses proches conseillers : « Je dois suivre mon propre chemin et accomplir mon devoir selon ma foi, comme il sied à l'honneur de la Russie<sup>1</sup>. »

La querelle porte sur des questions très concrètes et très sacrées en même temps. Il n'est pas anodin que la coupole de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem soit réparée par les Orthodoxes ou les Catholiques. De même, détenir les clés de l'église de Bethléem, et donc l'accès à la grotte de la Nativité, est un privilège inouï. Pour le tsar, la naissance et la mort du Christ sont choses trop importantes pour être laissées aux mains de l'Église catholique. C'est pourtant ce que Napoléon III, président élu devenu empereur par plébiscite – un non-sens dans l'éthique monarchique de Nicolas I<sup>er</sup> –, demande aux

---

1. Lettre de Nicolas I<sup>er</sup> au général feld-maréchal Ivan Paskevitch, 29 mai 1853, cité in Orlando Figes, *The Crimean War : A History*, New York, Metropolitan Books, 2010, p. 114.

autorités ottomanes par l'intermédiaire de Charles de La Valette, son représentant ultracatholique à Constantinople.

Le tsar a une haute idée de sa mission de chef religieux. Empereur de la dynastie des Romanov, il est le représentant de Dieu sur terre et le seul en Russie. Depuis Pierre le Grand, le siège de patriarche de l'Église orthodoxe est vide et le clergé, dirigé par le Saint-Synode, a été mis au service de l'État tsariste.

Depuis Catherine la Grande au moins, les tsars se sentent les héritiers de Byzance. Le poète Fedor Tioutchev évoque en 1848 la Russie comme une Troisième Rome, au domaine chrétien sans limites : « Moscou, la ville des Pierres, celle des Constantins, / Telles sont du règne russe les villes sacrées, / Mais où en est la fin ? Où en sont les limites, / Au Nord, à l'Est, au Sud et au Couchant ? / Le destin les révélera dans les temps à venir<sup>1</sup>. »

Le tsar n'est pourtant ni un idéologue ni un rêveur. Il aime l'ordre et les choses établies. Il préfère les parades des cadets de la garde impériale sur les vastes places de Saint-Petersbourg aux désordres d'un champ de bataille.

Adhérer à la foi orthodoxe, par ailleurs, n'est pas une obligation dans l'Empire russe où bien des sujets ont une autre religion protégée par une politique officielle de « tolérance religieuse » depuis Catherine II. Toutefois, l'Église orthodoxe est la seule à pouvoir entretenir des missions, convertir, et surtout faire corps avec le régime. Et elle lutte à l'intérieur de l'Empire

---

1. Fedor Tioutchev, *Rousskaïa Geografïa (Géographie russe)*, dans *Polnoïe Sobranie Sotchinienii i pisem b chesti tomakh* (Collection complète des œuvres et de la correspondance en six tomes), Moscou, Klassika, 2002, tome 1 : *Stikhotvorenia* (Poèmes), 1813-1849, p. 200.

contre l'influence des Catholiques et donc du Vatican dans les terres occidentales.

Dans l'Empire ottoman, le tsar se considère le protecteur des Chrétiens. Le sultan lui a accordé ce rôle dans le traité d'Unkiar-Skelessi, signé en 1833, en remerciement du soutien militaire russe contre le pacha Mehmet Ali, rival égyptien du sultan. Il s'agit donc pour le tsar de faire respecter la parole donnée. Les faveurs accordées aux Catholiques lui apparaissent comme une ingérence contraire aux accords passés.

Assurément, il ne s'agit pas de considérer Nicolas I<sup>er</sup> comme le seul responsable de la guerre de Crimée. Il réagit à ce qu'il considère comme un travail de sape des Britanniques et des Français. Napoléon III, pour s'affirmer, déploie en effet une politique catholique en Turquie qui heurte les susceptibilités. Stratford Canning, l'ambassadeur britannique à Constantinople, et Charles Blunt, le consul britannique à Thessalonique, dénoncent, depuis des années, l'hégémonie russe dans les affaires religieuses de l'Empire ottoman et s'emploient à la diminuer. Canning insiste ainsi pour que les Ottomans prennent sous leur garde les reliques orthodoxes, comme le Saint Graal (Ayion Potirion) du monastère des Vlatades, qu'ils censurent les prières adressées au tsar et non pas au sultan dans les monastères et les églises orthodoxes et arméniennes, qu'ils contrôlent les nominations des prélats orthodoxes, qu'ils limitent la politique russe d'achat de terres pour les monastères. L'élection du patriarche orthodoxe de Constantinople est également un enjeu politique dans cette rivalité. La lutte pour les âmes et les cœurs des chrétiens d'Orient est une affaire avant tout religieuse pour le tsar.

Toutefois, la compétition autour de l'Empire ottoman a aussi une forte dimension géopolitique. Il suffit de regarder une carte pour comprendre à quel point le

détroit des Dardanelles qui sépare la mer Méditerranée et la mer Noire est crucial, bien au-delà des intérêts ottomans. Ils permettent l'accès le plus rapide des Britanniques à l'Empire des Indes (du port de Trébizonde à Alep et Bagdad). Ils sont la clé de sortie vers le large de la Russie (les ports de la mer Noire assurent un tiers des exportations russes). Le contrôle du delta du Danube préoccupe aussi bien l'Autriche que la Russie. La convention des détroits, établie d'un commun accord en 1841, interdisait les détroits aux navires de guerre. Le traité de Paris, qui clôt la guerre de Crimée, les neutralise.

AUTOCRATIE : NICOLAS I<sup>er</sup>,  
GENDARME DE L'EUROPE

La guerre commence sur décision personnelle du tsar Nicolas I<sup>er</sup>. La noblesse n'a de toute façon pas de droits politiques en Russie depuis la suppression par Pierre le Grand de l'assemblée des boyards et la mise en place d'un Conseil d'État. Noblesse terrienne, son obligation de servir le tsar s'organise depuis 1722 dans une table des rangs en quatorze classes. Les ministres du tsar sont eux aussi mis devant le fait accompli : Karl von Nesselrode, son ministre des Affaires étrangères, le prince Dolgoroukov, son ministre de la Guerre, le comte Orlov, dont il est très proche et qui est le chef de la 3<sup>e</sup> section de la chancellerie impériale, police politique du tsar depuis 1827.

Le 27 décembre 1853, 37 000 hommes sont mobilisés en Bessarabie pour aller attaquer Constantinople et 91 000 mènent une campagne simultanée dans les provinces danubiennes (Moldavie et Valachie) qui sont occupées. À la bataille de Sinope, la flotte ottomane est coulée.

L'affaire pourrait s'arrêter là, d'autant que le tsar tient prêt un plan de partage entre Grandes Puissances des territoires européens du sultan. Il est persuadé de la solidité de la Sainte-Alliance née lors du congrès de Vienne en 1815, lorsque les souverains d'Europe se sont répartis l'héritage impérial de Napoléon I<sup>er</sup> après sa défaite.

Il est, dans le contexte des révoltes de 1830 puis de 1848, le gendarme en chef de l'Europe des princes. Dans son propre domaine impérial en 1830, il a fait violemment réprimer par le général feld-maréchal Ivan Paskevitch, vétéran des guerres au Caucase et contre les Turcs, les insurgés polonais qui exigeaient le retour de l'indépendance après les partages successifs de la Pologne et l'intégration de l'ancien duché de Varsovie dans l'Empire russe.

En 1833, il a signé un traité antirévolutionnaire dans la ville de Münchengrätz, en Bohême, avec l'empereur d'Autriche et le prince héritier de Prusse, qui lui donne le droit d'intervenir militairement chez ses voisins impériaux en cas de troubles intérieurs. C'est ce qu'il fait en Hongrie en 1849 pour aider les Habsbourg à restaurer leur pouvoir contre les révolutionnaires hongrois dirigés par Lajos Kossuth : 190 000 troupes russes traversent la frontière en Slovaquie et en Transylvanie sous le commandement de Paskevitch.

Par la suite, la Russie comme l'Autriche demandent l'extradition des révolutionnaires réfugiés dans l'Empire ottoman ou, au moins, que tous ces Giuseppe Mazzini et ces Kossuth qui menacent l'ordre établi soient éloignés des frontières de l'Empire russe.

Nicolas I<sup>er</sup> est également persuadé de la solidité de l'entente scellée avec la reine Victoria lors de son séjour à Londres en 1844. Il oublie, en autocrate, que les politiques européennes dépendent de configurations

politiques changeantes et tiennent compte de l'opinion des élites.

Depuis 1830, en Europe, la russophobie est très forte. On la retrouve sur l'ensemble de l'échiquier politique, de Karl Marx jusqu'au marquis de Custine<sup>1</sup>. Les exilés polonais, présents à Paris et à Londres, font connaître leur cause et dénoncent les conversions forcées à l'orthodoxie des nonnes et des moines dans les provinces anciennement polonaises de l'Empire russe.

En Russie, l'anti-occidentalisme naît de l'insurrection décabriste de 1825, dépeinte comme le résultat de la mauvaise influence des idées étrangères à la Russie. Il se développe sous Nicolas I<sup>er</sup> qui prend ce qui lui est utile des idées slavophiles. Celles-ci commencent à séduire une partie des élites russes, critiques de l'héritage de Pierre le Grand et de Catherine II, et soucieuses de choisir un chemin qui ne soit pas celui de l'imitation de l'Occident.

Mikhaïl Speranski achève en 1830 la collection complète des lois de l'Empire russe (45 volumes de près de 800 pages chacun<sup>2</sup>). Nicolas I<sup>er</sup> célèbre un monument de « droit russe » et une alternative nationale aux idées constitutionnelles venues de l'étranger. Il oublie à quel point Speranski, qui a commencé sa carrière

---

1. Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, tome IV : *La Guerre de Crimée*, Paris, Alfred Costes, 1932 ; Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, édition critique par Véra Milchina, avec la collaboration d'Alexandre Ospovate, Paris, Classiques Garnier, coll. « Œuvres, Bibliothèque du XIX<sup>e</sup> siècle », 2015. Publié pour la première fois en 1843, ce livre fut un immense succès de librairie.

2. M. M. Speranski (red.), *Polnoïe Sobranie Zakonov Rossiïskoi Imperii* (*Collection complète des lois de l'Empire russe*). *Sobranie pervoïe : 1649-1825* (Série 1 : 1649-1825), 45 volumes, Saint-Pétersbourg, 1830.

sous Alexandre I<sup>er</sup> et appartient à la franc-maçonnerie, emprunte au Code civil napoléonien.

La 3<sup>e</sup> section, police secrète du tsar, surveille notamment les étrangers et leur correspondance. Parmi les 16 000 gendarmes qui forment son bras armé au milieu des années 1840, elle a des espions nobles et polyglottes capables de briller dans les salons de l'Europe libérale et qui tentent d'y recruter des agents d'influence russophiles.

La guerre de Crimée et l'humiliation du siège de Sébastopol et du traité de Paris renforcent le clivage entre la russophobie européenne et l'anti-occidentalisme russe.

#### *NARODNOST'* : L'ESPRIT ET LE CORPS DE LA NATION RUSSE

Le terme vient de *narod*, qui signifie « peuple ». Pour le marquis de Custine, détracteur célèbre de la Russie, « la nation n'est qu'une affiche placardée ». Dans l'élan romantique du premier XIX<sup>e</sup> siècle, la *narodnost'* pourrait être proche du *Volksggeist* allemand ou esprit de la nation. Elle se démarque du classique *rossiiskii*, c'est-à-dire russe au sens d'habitant/sujet de l'Empire russe pour aller vers *rousskii*, au sens d'une identité nationale russe.

La *narodnost'* n'est cependant pas l'expression culturelle et libre d'un peuple. Elle est corsetée par l'idéologie officielle du tsar. L'esprit de la nation ou génie national, incarné dans le peuple, doit se conformer aux principes de l'État. Contrairement à la nation allemande, définie surtout par ses aspects culturels, le peuple russe est d'abord le produit de l'Empire et de la loyauté au souverain. Il en est le cœur slave. Les Tatars russifiés et convertis de la région de la Volga et les cosaques ukrainiens peuvent s'y fondre. La langue